

UN PARTI DE TIRE

FRICOT POLITIQUE.

Rien ne remplit plus le cœur d'un v. ai patriote d'allégresse que de voir les vieilles coutumes canadiennes sauvées de l'oubli et remises en honneur par les gens intelligents. Ces bonnes vieilles coutumes de nos ancêtres, à l'allure patriarcale comme eux, joyaux d'un passé glorieux, comme elles étincelaient d'un éclat caractéristique sur le fonds plat et terne des choses vulgaires de la vie ordinaire !

Qui de vous, lecteurs, ne regrette le temps où la présentation du fameux bouquet composé d'une caraffe de Rhin, galamment bouchée avec une pipe de terre cuite d'une blancheur éblouissante et le col entouré d'une bonne grosse torquette de tabac roulé, était d'occurrence journalière.

Et les *partis de tire* donc ! Pour ma part j'ai toujours constaté avec un profond chagrin, qu'oubliés des traditions, nous ne songions qu'au lucre et aux affaires : " *prosaique terre-à-terre*," me disais-je souvent, " ton heure est arrivée ! " Et voyant les jours se succéder, toujours monotones, mes compatriotes livrés corps et âme à la recherche du vil métal sans une minute de répit, je me reportais au bon vieux temps si original avec ces perruques poudrées, ces souliers à boucle, les *Crepes*, les mardi-gras, les guignolées, les repas, les bouquets et les *partis de tire* !

Je déplorais ainsi l'autre jour, en fumant mélancoliquement ma pipe d'après dîner, la disparition quasi complète de ces reliques nationales, quand

un ami m'invita à assister à un *parti de tire* !

Grand Dieu ! j'acceptai le cœur gonflé de reconnaissance. Cela coûtait \$1.00 ; je payai sans délai, trop heureux de sacrifier cette obole sur l'autel de la patrie. A 7 heures P. M., à la brune, je m'acheminai, rapide comme l'amoureux volant au devant de sa Dulcinée, vers le lieu du rendez-vous.

Je frappe quelque part à St. Hyacinthe ; on ouvre et bientôt me voilà dans une grande salle splendidement éclairée, en face d'une table somptueusement servie, déjà entourée de convives distingués. Après les poignées de main, les saluts, les embrassades, tout le tremblement ordinaire de coups de poignets usités en pareille circonstance, j'examine : vingt-neuf personnages éminents réunissent dans cette enceinte toutes les distinctions possibles dans toutes les sphères de la vie sociale ; des hommes d'état blanchis sous le harnais politique, vieillis au service du pays, comme MM. Raymond et Léon Lebrisse Comte de Kéroack, un député de génie comme M. Gendron ; des écrivains de premier ordre comme MM. de la Bruère, père et fils, Chagnon et Alphonse Raymond ; des industriels de mérite comme MM. Lebrisse vicomte de Kéroack, Pagnuelo et Chalfoux ; des capitalistes et marchands distingués comme MM. Elie Perrault Boivin, J. S. & A. Léonard-Beaudry ; des orateurs sans rivaux comme MM. Chicoine, A. Choquette, Barbeau et Adam ; des philanthropes pieux et zélés comme MM. Taché et C. Lussier et

enfin plusieurs autres illustrations qu'il serait trop long d'énumérer.

N. B.—M. J. L. Sanguinet n'y était pas.

Les procédés préliminaires ne durèrent qu'un instant : en un clin d'œil le plat de *tire*, flanqué de bouteilles à ventre rebondi, comme la fosse abdominale de M. le shérif et de petits *hors d'œuvres* de circonstance, est apporté et posé majestueusement au beau milieu de la table. Le *benedicté* est recité avec componction par M. le Comte de Keroack, les répons exécutés avec ensemble par MM. Chagnon & Pagnello, un cantique est chanté par M. Camille Lussier, et M. Raymond, père, en sa qualité de président, procède avec une impartialité digne d'éloges à la distribution des *bâtons*, réservant naturellement le plus gros à M. Gendron, l'hôte de la soirée.

Puis chaque convive, armé de son instrument sacré d'une main est requis par M. Raymond de remplir son verre de l'autre.

Les santés d'usage bues avec enthousiasme, la *tire* quelque peu croquée, M. le président, de sa voix grave, éloguente et harmonieuse, adresse en ces termes l'auditoire suspendu tout entier à ses lèvres.

“Messieurs, j'ai cru devoir à l'occasion du départ de notre ami M. Gendron pour Ottawa préparer cette petite manifestation de l'estime profonde et de la gratitude sans bornes dont nous sommes pénétrés à son égard pour les immenses services qu'il a rendus au pays durant le premier Parlement de cette province. Le but est tout national aussi y ai-je adjoint une annexe toute patriotique sous forme de *parti de tire* afin de démontrer notre patriotisme.

“Comme j'ai perdu quelque peu l'habitude de parler en public (Cris de non ! non !) je porterai de suite la santé capitale de la soirée, celle de M. Gen-

dron (Bravos) Vous le connaissez ; *Où, où* il m'a succédé au parlement et, grâce à lui, mon influence est restée dans les Conseils du gouvernement. Je ne parlais pas beaucoup, c'est vrai ; M. Gendron suit mon exemple ; mais, sachez-le, messieurs, le silence est d'or et la parole est d'argent ; si M. Gendron, comme-moi, ne parle pas beaucoup, crovez-moi, il n'en pense pas moins, à *l'instar* de certain volatile trop méprisé (Rires et hourras !)

“D'ailleurs, je vous le déclare sincèrement, mon silence a maintes fois embêté l'opposition et le ministère ! (*C'est l'ural !*) Messieurs, debout ! verres en main, *tire aux dents*, croquez et buvons à la santé de M. Gendron ! “(Bravos !”

M. A. RAYMOND :—Hourra pour toi papa !

M. Gendron profondément ému se lève au milieu d'un calme solennel et répond comme suit :

“M. le Président, la Providence m'a appelé au gouvernement de l'état, j'ai pris la place de M. Raymond et je marche sur ses traces ; je vous suis, reconnaissant de votre accueil et je vous rend grâce. Celui qui comme moi se sacrifie pour Dieu et son pays est heureux de voir apprécier ses travaux, et ses efforts pour promouvoir les intérêts internationaux et religieux du Dominion. Vous demontrez que l'opinion éclairée de la Province comprend mon amour pour le bien et ce que j'ai pu faire de bon jusqu'ici ; ma tâche a ce pendant été rendue très facile par mes talents naturels et l'exemple de MM. Cartier et Raymond.

“Guidé par ces deux grands hommes [M. Alphonse Raymond salue] je n'ai point ou peu parlé mais toujours voté dans le sens ministériel, le seul qu'un bon catholique puisse adopter. Quelque fois j'hésitais ; mais M. Cartier me disait : “Ecoute, jeune homme

F
50367

F 67

cette mesure te paraît mauvaise, vote toujours avec moi ; tu n'en auras que plus de mérite, car nous n'avons pas besoin de toi pour les bonnes mesures, tout le monde indistinctement vote pour." Naturellement je cédai. Plus tard, je formai le tiers-parti ; il m'est mort entre les mains : *requiescat*.

M. KÉROACK :—*Amen !*

M. GENDRON :—M. Raymond avait pour titre de gloire le bill des bardeaux, moi j'ai celui d'avoir détaché du comté de Bigot 40 électeurs qui me gênaient. Je continuerai, me sieurs comme par le passé ; par exemple, la question du bardeau est toute nationale—M. Raymond l'a dit dans le temps—il faut qu'elle aboutisse ! M. Cartier votera pour et M. B. Herose m'a promis son appui ! Moi qui suis né au quatrième rang de Ste. Rosalie, j'en sens la nécessité ! M. Cartier me récompensera de ma docilité en dotant mon pays de cette loi admirable ! Et ce jour là je pourrai dire *e Nunc dimittis servum tuum* du père Siméon.

M. TACHÉ :—*Amen !*

M. GENDRON :—Messieurs, il faut être reconnaissant, je l'ai été et je le suis ; je l'ai prouvé. Voyez M. Chicoiné, à qui doit-il les charges importantes dont il est revêtu ? [M. Chicoiné salue.]

M. TACHÉ :—*Tibi Domine !*

M. GENDRON :—Et M. de La Bruère juré ? qui l'a mis en conjonction avec le greffier de cette ville ? [M. de La Bruère salue.]

M. TACHÉ :—*Tu autem Domine !*

M. KÉROACK :—*Deo gratias !*

M. GENDRON :—Je vous garantis que mon influence me permet de donner toutes les places ici ou ailleurs sous le gouvernement, et soyez sûrs qu'aus sitôt des trous faits vous aurez le plaisir d'y entrer !

Plusieurs voix :— Bien ! à moi ! j'en veux !

M. GENDRON :— Sur ce, messieurs je termine et permettez moi de mettre dans ma poche quelques bâtons pour mes amis d'Ottawa et de vous dire mille fois merci et enfin je vous déclare que ce bâton de tiré est le plus beau jour de ma vie ! [Applaudissements frénétiques ; M. Kéroack tape sur le ventre de M. Taché ; M. Lussier blanchit d'enthousiasme et M. Perrault embrasse son gendre.]

M. Gendron en terminant propose en quelques mots appropriés la santé des amis politiques de St. Hyacinthe et prie M. Elie Perrault de répondre. Ce monsieur se lève au milieu d'applaudissements unanimes.

"Monsieur le Président, ce n'est pas sans hésitation dont je suis rempli dont je suis venu parmi vous à soir. Car, en politique ça va bien avec M. Gendron ; mais j'peux pas m'empêcher de lui faire un reproche dont à l'égard de la jument dont il m'a vendue garantie mais dont laquelle elle est poumonique. Néanmoins je suis bleu et j'passe pardessus dont j'veux tenir mes opignons dans la politique. A part de ça, M. Gendron connaît ses amis et les encourage dont par exemple il m'a montré en achetant beaucoup à mon magasin quoique mes voisins Fligue et Doré dont qu'ils me touchent vendent à bon marché le vieux stock de Managanne [M. Taché applaudit.]

"Parlant politique dont à laquelle M. Gendron s'occupe, j'ai rendu moi et tout des grands services au parti : d'abord, vous savez M. Raymond, j'ai soutenu votre élection ; à St. Bernabé, M. Dunn un bon jour était bien embarrassé ; là pour abattre les rouges, j'ai pris l'affaire en mains dont qu'elle allait mal ; je criai à M. Dunn : Qui a imposé les taxes sur les cuirs ?" "C'est les rouges répondit M. Dun.

M. PAGUELO :—C'est vrai !

M. PERRAULT : — Qui a renversé la religion dont nous pratiquons ? C'est les rouges !” Et d'autres questions comme ça dont les rouges en viurent tout en déroute [*Hourra !*] “ Cependant messieurs, on n'a pas été reconnaissant à mon égard. J'ai guinque été nommé juge de paix ça paye pas [*Non ! Non !*]. Moi qu'a voyagé en Australie et en Espagne dont je travaillais les mines, je méritais plus que ça. Néanmoins, messieurs, ma politique est solide comme celle de M. Lussier.

“ Parlons de la France dont sur laquelle Pismark fait des siennes. Je suis plein... comme vous de symphonies pour les français, mais je veux la paix. Honte à Pismark et A bas la Prusse ! [*Applaudissements prolongés*] Je crois en avoir dit assez. Mon gendre M. Chicoine, l'avocat de la Couronne et le recenseur [*M. Chicoine salue*] vous dira le reste. Quand à moi je prends ma chaise dont à laquelle j'ai besoin. Mais avant je propose la santé de la Presse dont mon gendre qui fait le *Farmer's Journal* répondra !” [*Hourras unanimes*]

A peine le bruit assourdissant, tant l'enthousiasme de l'auditoire était rendu à son paroxysme par l'éloquente allocution de M. Perrault, se fut il quelque peu apaisé. M. Chicoine, substitut du Procureur-Général et recenseur, surgit à la gauche de M. le Président et ensevelissent dans les profondeurs de son estomac un débris récalcitrant de *tire* mal croquée par un effort de gosier mal déguisé, la main gauche sur le cœur et la dextre dramatiquement étendue, répondit en ces termes au toast de son beau-Père.

“ M. le président et Messieurs.—Je suis enfant du sol canadien comme M. Gendron et comme lui j'ai vu le jour loin des cités. Je suis né comme ce grand homme dans une concession.—

lui au 4ème rang de Ste. Rosalie, moi à l'autre bout du grand St. François.

M. F. A. GIROUARD : —Bravo ! c'est mon rang !

M. CHICOINE : —Aussi, l'occasion s'étant présentée de rendre service aux habitants je l'ai saisie : ou m'offrait la rédaction d'un journal agricole, j'acceptai et depuis longtemps j'écris pour les cultivateurs canadiens français des articles aussi longs qu'instructifs, en anglais, dans le *Farmer's Journal* !

M. F. A. GIROUARD : —Très bien ! très bien !

M. CHICOINE : —Mon journal a déjà rendu d'immenses services. M. Casavant, de St. Dominique, me le disait l'autre jour : depuis qu'il lit ma feuille ses carottes et ses navets sont p'us gros et donnent un meilleur rendement. Rien de tel que le croisement ! Donner en anglais des leçons d'agriculture à ceux qui ne comprennent pas ce langage paraît drôle au premier abord, mais j'ai la preuve des bons résultats que cela produit ! cela suffit (Cris de : *Oui ! oui !*)

“ La presse s'occupe tellement de notre hôte (M. Gendron salue) qu'il est de mon devoir d'en dire quelque chose en cette circonstance. Que n'a-t-il pas fait dans le passé ? Jetez un coup d'œil en arrière ! (M. Girouard et Mr. le comte de Kéroack regardent derrière leurs chaises ; M. Pagnuelo regarde sous la table.) M. Gendron a ramené le comté de Bagot à la religion et à la patrie !

M. TACHE : —*gloria illi ! vivat !*

M. CHICOINE : — J'en sais quelque chose moi qui ai dans cette lutte gigantesque gagné mes éperons. M. Gendron fut merveilleux de sang froid, d'adresse et de courage dans ce combat terrible, corps à corps avec l'erreur et l'impétie ; il ne parlait guère mais, comme vous l'avez dit avec tant d'à propos, M. le président, il n'en pensait pas moins. C'est en comité qu'il fallait le voir.

C'est lui qui organisait les batailles fournissant des arguments à M Thibault et des documents à M. Cabanas. S'agissait-il des \$ 1000 qu'on l'accusait d'avoir gardées durant seize mois et remboursées, sans intérêt, au secrétaire d'une municipalité d'Acton ? Vite, homme de génie, il répondait en se moquant, à ses calomniateurs, avoir eu besoin de ces \$ 1000 pour payer une terre tout récemment achetée. Ses adversaires se laissaient écrasés.

« Eh, M. Gendron est resté digne de notre admiration et a grandi de cent coudées notre estime pour lui. Ne disant mot en chambre, ne s'amusant pas à faire des lois—trop d'autres membres inutiles se livrent à cette besogne insignifiante, M. Gendron travaillait dans les comités jour et nuit. Vous n'en savez rien, mais M. Cartier le sait, lui, et l'affirme ! Que vous faut-il de plus ? »

MM. PERRAULT ET LUSSIER :—Bravo.

M. DE LA BRUÈRE, père, à M. Pagnuelo :—Un morceau de rôti, s'il vous plaît !

M. CHICOINE :— Du reste l'excellent député de Bagot n'a pas oublié ses amis et soutiens ; à l'œuvre, on reconstruit l'ouvrier. J'avais dit dans l'excitation de la lutte que j'étais bleu parce que ça payait mieux. Pour ne pas me faire mentir, il m'a fait nommer avocat de la couronne et recenseur. Voyez autour de vous, M. le Président, d'autres preuves vivantes de la munificence de M. Gendron, M. de la Bruère, Greffier conjoint ; M. Henderson, recenseur ; M. C. Lussier devenu fournisseur de bois du Palais de Justice et de la Prison de St. Hyacinthe (M. Lussier salué) ; mon beau père juge de paix (M. Perrault fait signe que oui). Ma brochure inédite sur la colonisation s'imprime au *Courrier* et M. Gendron saura j'en suis sur, m'en faire payer le coût, par le gouvernement, au centuple. Eh ! bon. Dieu ! je n'en finirais

pas s'il me fallait vous citer tous les actes qui ont fait de M. Gendron le plus grand homme de Ste. Rosalie et des environs !

« Nous sommes en famille messieurs tous employés actuels ou futurs du gouvernement ; pour quoi ne vous parle-je pas à cœur ouvert ? Nous rendons, ce soir un témoignage éclatant de reconnaissance à M. Gendron, au lieu et place de ses électeurs, il faut bien le dire trop ignorants, trop apathiques, trop ingrats pour remplir leur devoir envers leur digne représentant. Les électeurs de Bagot n'ont rien fait pour leur membre, honte à eux ! (Cris unanimes de : *Honte ! Honte !*) Comment pas un deux n'est ici ce soir pour approuver avec nous la conduite parlementaire de M. Gendron ? Les misérables ; il faut que des étrangers au comté de Bagot comme nous prennent l'initiative !

M. GENDRON :—interrompant : N parlez pas si haut, M. Chicoine, si mes électeurs savaient ça, qui sait comment ils me traiteraient aux prochaines élections.

M. DE LA BRUÈRE :—En effet il n faut pas crier cela trop haut ; c'est entre nous.

M. CHICOINE reprenant :—Pardonnez mon zèle et mon ardeur qui m'empotent peut être trop loin ; mais un peupleur célèbre a dit : *Celui qui fait croître deux brins d'herbe là où un seul était produit est un bienfaiteur public.* Or, M. Gendron a fait deux employés du gouvernement, là où un seul l'engraissait [M. de la Bruère salué] depuis plus de 10 ans. C'est un bienfaiteur public c'est mon bienfaiteur, votre bienfaiteur beau père ; que son nom soit béni !

M. Gendron s'incline.—M. Kéroac se signe dévotement.—M. Pagnuelo de son verre.—M. Taché sanglotte l'attendrissement devient général tous les mouchoirs sortent des poches

et essuient des yeux mouillés de larmes—l'Orateur s'assied en silence, douloureusement affecté.—M. Chagnon [J. A.] Amen ! M. Kéroack baise sa médaille—silence complet ! ! !

Soudain la porte s'entrouvre tranquillement ; un objet informe commence à poindre, s'allonge, s'allonge, grossit dans la pénombre, prenant peu à peu la forme d'un nez gigantesque et enfin entre, entre, degré par degré dans la salle suivi du porteur M. Charles Desnoyers ; une voix profonde de basse-taille sort de cet énorme appareil, et prononce gravement l'antique formule de salutation : " Bousoir la compagnie toute entière ! ! "

M. Desnoyers s'assied, rompt un bâton et M. Choquette [A] se lève :

" Nous sommes ben heureux, messieurs, d'avoir de bons membres comme ça. M. Raymond m'a fait joallier, lui, je le bénis pour ça. C'est ben vrai que j'ai ben travaillé pour lui "...

M. A. R. Raymond :—Oui, oui, je l'ai vu faire, papa.

M. Choquette :—J'étais si ardent pour son élection que je mettais des roches dans mes poches de peur que le vent de mon enthousiasme ne vint m'emporter ! (A M Taché, qui pleure encore) Pas besoin de vous chagriner comme ça ! Madame, mon cher gros shérif, vous êtes trop sensible aussi ! Messieurs, prenons un coup pour nous remettre !

M Choquette donne l'exemple—les verres s'emplissent—M Pagnuelo, dans un coin chante à mi-voix

Quand ma femme me querelle
Je lui dis pour l'apaiser
Que je vais me griser
Pour la trouver plus belle

Tous :—Pagnuelo, une chanson !

M. LE COMTE DE KEROACK lui tirant doucement les favoris : — Allons,

cher ami, quelques couplets pour nous remettre en train.

M. DE LA Bruère, père, à M. Raymond :—Cher ami, passe moi donc cette aile de poulet

M. PAGNUELO :—Volontiers (Il toussse et prélude en sifflant entre ses dents l'air du *gamin de Paris*.)

Je suis ferblantier, moi
Voilà mon caractère
J'suis heureux comme un roi
En fôçant des chaudières !

J'suis jeune, gulant et beau
Et ne suis point novice
Je fabrique du tuyau
C'est pour rendre service.

(Hourras.)

M. Pagnuelo continue en prose :

" Messieurs—M. Perrault vous a parlé de sa jument moi j'vous dirai que les Roy de St. Pie, tous bons bleus qu'ils sont, sont des ingrats. Quand on pense qu'ils achètent leur ferblanterie à l'Assomption ! (Stupéfaction générale)

M. TACHÉ :— Pas possible !

M. PERRAULT :—C'est ta faute, Pagnuelo, tu parle trop d'annexion, ça les effarouche !

M. PAGNUELO :—D'après ce que je puis voir, quasiment tout le monde ici a eu des récompenses en qualité de bleu ! Eh bien, moi je suis aussi bleu que qui que ce soit et cependant j'en suis encore à attendre. Je ne vous demande pas de place au gouvernement ; mais si vous voulez me faire plaisir, c'est d'ordonner à tous les bleus d'ici et des environs de ne plus se servir de terrines de terre, mais d'employer mes terrines de fer-blanc.

Tous :— A bas les terrines de terre ! A bas la poterie ! Hourra pour le fer-blanc ! ! !

M. le Président :—Messieurs, à l'ordre ; remplissez vos verres, il me reste plusieurs toasts à porter.

M. DE LA BRUÈRE, père, à M. Kéroack. J'aime les toasts bien rôties, avec du bon beurre frais et du café très fort. Garçon, une patate !

M. LE PRÉSIDENT :—Au commerce, messieurs ; Au commerce qui fait fleurir le pays et alimente les populations. M. Barbeau veuillez répondre.

Je vis M. Barbeau se lever pour répondre mais obligé de sortir quelques minutes, je n'ai pu saisir que quelques bribes de phrases parfaitement insuffisantes pour me permettre de rapporter le fonds même de ce discours. Je compris cependant que l'orateur parlait du percement du mont Centis et tout intrigué je cherche depuis lors à m'expliquer quels rapports intimes existent entre l'épicurie est les Hautes Alpes. Que le lecteur passe comme moi.

A la santé de la navigation M. le Vicomte de Keroack fit honneur avec cette mâle éloquence du marin d'eau douce qui lui sied si bien.

« La navigation, dit-il date du déluge ; Noé est le premier canotier de l'univers et celui qui démontre le mieux l'excellence de cet art sans rival. Sans lui où serions-nous, messieurs ? Dans le néant ; lui seul avec son arche sauva les bêtes du désastre universel. C'est vrai ! Bravo ! »

« La navigation est d'origine divine et je le prouve par un syllogisme : En créant l'Amérique Dieu la destinait à être habitée ; or, il fallait des vaisseaux pour y venir, donc, Dieu a créé la marine.

M. TACHE :— *Bene ! bene !*

M. Girourd :—Parlez nous donc des cours d'eau !

M. KÉROACK :—Sans ses vaisseaux Colomb n'aurait jamais découvert l'Amérique !

M. DE LA BRUÈRE père :— Sans le brandy pas moyen de digérer. Garçon, une goutte d'eau de vie !

M. KÉROACK :— Aussi notre pays est

prospère, grâce à sa marine. Nous avons un vaisseau de guerre portant 3 canons et grand nombre d'autres sans canons mais non moins formidables pour cela !

M. J. A. CHAGNON :—Les canons de l'Eglise suffisent pour nous défendre !

Tous :—Bravo ! !.....

UNE VOIX OFFICIELLE, au bout de la table.—Le Canada, c'est la troisième puissance maritime (Hourras unanimes).

M. KÉROACK :—Quant à moi, j'ai fait ma part. On m'en tiendra compte, je l'espère, et j'y compte. J'ai armée, pour me servir du langage mythologique, le trident de Neptune d'un poignet à vapeur et grâce à moi, les eaux paisibles de l'Yamaska sont sillonnées en sens et bercent amoureuxment sur leur sein le bateau *Notre Dame*, mon œuvre et la gloire éternelle de la noble famille des Lebrisse à laquelle j'appartiens.

M. LUSSIER :—Moi aussi.

M. KÉROACK :—M. Gendron est ami de la navigation et il m'a soumis lors de la formation du tiers parti, un projet pour canaliser la rivière Lasuelle, le ruisseau Gogli et la rivière Chibouette, afin de me permettre en navigant de faire le tour de son beau comté. Quel homme de génie, messieurs (M. Gendron salue.) Il voit tout, prévoit tout et pourvoit à tout ! Quel malheur que le tiers parti ne fut pas établi. M. Gendron alors devait être trésorier de la Puissance. Combien facilement nous aurions eu des fonds, encore des fonds, toujours des fonds ! (Bravos) Mais cette maudite calomnie des rouges à propos des \$1,000 d'Acton a rendu impossible cette combinaison. Les ministres du tiers parti, collègues putatifs de M. Gendron, s'emurent de cette accusation et il fut résolu d'écarter M. Gendron du coffre et de lui confier seulement le portefeuille des

travaux Publics. Tout était décidé ; un octroi de \$100,000 était accordé et aurait été dépensé pour cette canalisation sous la surveillance de M. Gendron, quand un souffle du tout puissant M. Cartier réduisit en poudre ce charmant château en Espagne ! Mais ne désespérons pas : Viennent les élections et le peuple mieux informé saura forcer la main au pouvoir.

“ Quel beau jour ce sera que celui qui nous verra célébrer l'accomplissement de ce plan gigantesque ! On a parlé du creusement de l'isthme de Suez. Misère ! du percement du mont Cénis, de la St. Jean auprès de la canalisation de la Suelle, du Gogli, et de la Chibouette ! Advienne bientôt le succès de cette immense entreprise et je mourrai content ! ”

M. PERRAULT :—Moi aussi !

M. Keroack prend son siège *couronné* d'applaudissements.

Des cris unanimes de : M Girouard, M. Girouard retentissent.

Ce monsieur se rend à l'appel chaleureux qui lui est fait et nous entretient durant une heure sur l'utilité des cours d'eau. Logique, il prend pour point de départ les rigoles, s'étend sur les fossés, descend dans les décharges débouche dans les ruisseaux, tombe dans les rivières, suit le cours des fleuves et enfin se perd avec eux dans l'océan. Rien de plus intéressant que cette humide dissertation. M. Girouard établit avec une dialectique plus que serrée que sans les cours d'eau et la mer, leur réservoir naturel, l'eau couvrirait toute la surface du globe et nous obligerait de n'habiter que les pitons les plus élevés des montagnes.

“ Le déluge, dit-il, fut causé par la négligence et la paresse des premiers habitants du Globe. Ils ne faisaient pas de rigoles ! Voilà la cause de cette terrible catastrophe ! En effet, les rigoles font les fossés, les fossés les

décharges, etc., etc., etc. !!!... Gloire à M. Gendron qui a laissé faire le Code Municipal qui règle tout cela. ”

Tous les auditeurs se pressent autour de l'orateur, le félicitent, lui serrent la main. M. le Comte de Keroack lui dépose un baiser paternel sur le front.

M. DE LA BRUERE, père :—Un morceau de cette tarte aux pommes, garçon ! à M. le président :—quel malheur, Rêmi, que nous digérons si mal ce que nous mangeons si bien ;

M. le président fait remarquer qu'une chanson joyeuse serait la bien venue, après des discours aussi sérieux ; la suggestion est adoptée d'emblée et M. Girouard, à peine remis de la fatigue de son long discours se sacrifie et entonne sa célèbre chanson patriotique de l'émigré.

La voilà aussi complète que j'ai pu la saisir.

AIR LAMENTABLE.

Adieu papa, Adieu maman (bis)
Adieu, Adieu, tous mes parents !
Je m'en vas en Amérique
Pour y gagner de l'argent
En faisant de la bonne brique !

Petit oiseau que tu y'est heureux
De pouvoir aller où tous veux !
Si j'avais ton agissance
Sur la fenêtre de mon père
Je m'en irai me regrimer !

Qu'en a fait la chanson
F. A. Girouard, voilà mon nom
En m'en revenant de St. François
J'ai rencontré M. Gendron
Qui s'en venait à ce “ partis de tire. ”

[Battlements de mains unanimes.]

M. TACHE :—Quel homme ! quel poète :

M. GENDRON ; regardant à sa montre—Déjà minuit !

M. DE LA BRUERE, fils :—Papa mange encore ; quel appétit !!!

Le chant patriotique de M. Girouard avait fait vibrer avec tant de force la fibre nationale des convives qu'un silence éloquent succéda soudain aux acclamations chaleureuses qui avaient accueilli les complets admirables de l'admirable improvisateur.

Quelleque peu impressionné moi-même, je cherchai une diversion aux émotions qui m'assaillaient de toutes parts, en jetant un coup d'œil autour de moi.

Pour la centième fois peut-être, il me fut amplement démontré que l'exaltation mentale, quel qu'en soit la source, se manifeste d'autant de manières dans une réunion d'êtres humains que l'on y compte d'individus.

Par exemple : M. Taché larmoyait, levait une main au ciel et l'autre doucement repliée sur l'occiput sem'lait vouloir arracher une touffe de cheveux absente naturellement.

M. R. Raymond toussait légèrement et mettait un biscuit dans sa poche.

M. A. Raymond se grattait frénétiquement le bout du nez.

M. Perreault frottait le verre de ses lunettes sur le genou de son voisin.

M. Chicoine brossait sa manche d'habit sur le dos rétréci de son beau-père.

M. Girouard s'épongeait le front avec un coin de la nappe.

M. Gendron serrait une bouteille de bière sur son cœur.

M. de la Bruère, père, mangeait toujours et tentait vainement de trancher son pain avec une cuiller.

M. le Comte de Keroack faisait des efforts herculéens pour s'agenouiller dans le dos de M. Pagnuelo.

M. le Vicomte de Keroack tenait son beau-frère Camille par le cou et lissait les anneaux soyeux de sa brillante chevelure.

M. Lussier laissait faire et lorgnait dramatiquement le plafond.

M. J. A. Chicoine se dandinait et

faisait un moulinet menaçant pour le nez de M. Desnoyers.

L'appendice nasal de ce dernier s'allongeait en se renflant aux narines et dessinait sur le mur un coin gigantesque.

M. de la Bruère, fils, se tenait le ventre à deux mains comme un malheureux pris de coliques.

M. A. Choquette retournait ses poches et M. Romuald ditto, à califourchon sur une chaise, fixait des yeux ébahis sur le nez monstrueux de M. Desnoyers.

M.*** grignotant un morceau de tarte tout en soupirant et M.**** grattait le fond du plat en geignant douloureusement.

La situation se compliquait étrangement pour votre serviteur qu'un implacable envie de rire martyrisait quand M. J. A. Chagnon, en se dandinant et moulinettant *as aforessaid*, atteignit d'un revers de main le nez de M. Desnoyers et du chien de la maison.

Les deux victimes poussèrent un hurlement épouvantable, tel que le Vicomte de Keroack s'en boucha hermétiquement les oreilles.

Chacun reprit sa position primitive pendant que M. Chagnon pensait pieusement les deux blessés.

M. LE PRÉSIDENT :—Messieurs, il est fait tard ; néanmoins plusieurs santé restent encore en arrière. Dépêchons : c'est le seul moyen de faire disparaître l'émotion inséparable de l'incident douloureux qui vient d'assombrir notre fête [*Très bien !*] Buvez, Messieurs, buvons aux dames qui..... aux dames que..... aux dames.....

M. PERRAULT soufflant et M. Raymond répétant :—Dont auxquelles nous devons nos joies et notre bonheur et dont avec lesquelles pas d'enfant ! [*Hourras !*]

M. DE LA BRUERE, fils, à M. Raymond
jur. ;—Reponds, Alphonse.

M. A. RAYMOND :—J'ai le rhume !

Tous :— Alphonse ! Alphonse.

M. A. RAYMOND, debout et la main
sur le cœur :— Messieurs ! [*Il tousse*]
Messieurs ! [*Il crache*] Messieurs ! [*Il se*
gratte l'oreille gauche] Messieurs, les
dames, comme vous l'a dit papa [*Il se*
gratte le nez] sont aimables. Mais par
don, Messieurs ! [*Il hésite et bredouille*]
!

M. DE LA BRUERE, fils :—Parle donc,
Alphonse !

M. DE LA BRUERE, père :— Un peu
de confitures, Rémi : merci !

M. A. RAYMOND :— Messieurs, par-
don ! mais c'est que j'ai un mauvais
rhume que j'ai attrapé en me bai-
gnant l'été dernier (*Il tousse et crache*)
J'avais pourtant eu le soin de garder
mon corps de flanelle et mes bottes et
de mettre des claques ! [*Il se mouche.*]

M. DE LA BRUERE, père :—J'ai jamais
vu de famille comme la tiennne pour
le rhume, Rémi. Te rappelles-tu de ta
toux de 1863 ?

M. RAYMOND, père :—Lors de mon
élection ? Oh oui ! j'en tousse encore
quand j'y pense ! [*Il éternue.*]

M. A. RAYMOND :—Je vous remercie
bien messieurs.....

M. PERRAULT :—Pas d'quoi !

M. A. RAYMOND :— Mais j'passe la pa-
role à un autre.

M. RAYMOND, père :— C'est bien,
mon fils, assied-toi.

M. RAYMOND fils :—Oui papa !

A la demande de M. le président, M.
Adam répondit comme suit à la santé
des dames, au lieu et place de M. Ray-
mond, fils.

« Messieurs :

(Applaudissements unanimes.)

[M. Taché éclate de rire.]

Adam, mon grand père, s'ennuyait
tout seul dans le paradis terrestre.....
quand

M. PERRAULT :— J'aime bien les
femmes, mais faut pas qu'elles soient
poumoniques !....

M. Adam :—

(Bravos)

Si j'eusse comme vous, M. le prési-
dent, cueilli trois roses dans le jardin
de l'amour, je pourrais

(M. A. Raymond tousse et salue.)

!....."

L'orateur reprend son siège au bruit d'applaudissements prolongés.

Il était alors une heure du matin ; un rayon de lune indiscret, perçant à travers les rideaux de la fenêtre en tourait d'une auréole argentée le front majestueux de M. de la Bruère, fils, et mirait en compagnie de la pâle lueur de la lampe fumeuse sur le couteau et la fourchette que M. de la Bruère père, tenait encore dans ses mains devenues immobiles.

La noble figure du greffier conjoint resplendissait d'une pieuse allégresse et d'un saint enthousiasme ; celle du vénérable inspecteur des agences, de la satisfaction complète d'un vaste appétit assouvi. Le regard profond du fils s'illuminait aux reflets d'une vision intérieure et s'irrisait pour ainsi dire de nuances srhumaines, indices du génie qui s'éveille, bouillonne et menace éruption ; je vis que le grand homme allait parler.

Les petits yeux du père clignotaient légèrement, son teint empourpré par la circulation plus rapide d'un sang vigoureusement fouetté par un vin généreux ; sa respiration entrecoupée de petits soupirs digestifs, tout, jusqu'à sa pose abandonnée calquée à s'y méprendre sur celle du vieux Silène après les bacchanales, présageaient un changement prochain dans son état hygiénique ; je vis que le grand homme

allait entrer dans le royaume des songes pour mieux digérer.

M. le président, toujours alerte et dispos, portant comme à quinze ans son dîner et son vin, après avoir fait remarquer à mi voix à son fils l'inconvenance de bailler à table, se leva et proposa la santé de " Sir George E. Cartier."

Des vivats unanimes accueillirent ce toast porté au plus grand génie que la paroisse de St. Antoine ait jamais produit et se renouvelèrent avec plus de force et d'entrain si possible quand M. de la Bruère, fils, fut appelé à répondre.

Je ne m'étais donc pas trompé le grand homme du greffe allait parler.

Ah ! j'aurais voulu que tous les libéraux, tous les démagogues, que dis-je tous les habitants de la Province eussent pu comme moi admirer la prestance majestueuse et la noble pose de l'Orateur, les éclairs magnétiques jaillissant de ses yeux, la flamme du génie éclatant sur son front et sentir comme moi leur cœur et leur esprit enchaînés d'avance aux lèvres du grand homme ! Oh alors ils eussent comme moi reconnu et confessé hautement un seul dieu politique en Canada, M. Cartier, et un seul prophète digne de lui, M. de la Bruère !

En entendant des hurras unanimes éclater en l'honneur, tant de son chef que de son fils, M. de la Bruère, père ferma ses paupières alourdis ; un air de suprême béatitude se répandit sur ses traits, sa bouche dessina ce charmant sourire de la conscience en repos ; il s'endormit comme je l'avais prévu du sommeil du juste qui a bien diné.

Ah ! j'eusse voulu vous voir, là, et face du digne inspecteur, vous tous, ennemis de la bonne chère, qui frémissez devant un gigot de mouton rôti à point indignes buveurs d'eau, qui reculez de terreur à la vue d'une bouteille de

Bordeau ou d'une caraffe de vieux rhum ; misérables figures de careme, qu'un dinde farci épouvante ; stupides prédicants d'abstinence, qu'un plat succulent fait tomber en pamoison ; oui, tous ! Oh ! comme vous auriez été prêts à vous agenouiller aux pieds de cet illustre mangeur, confessant votre erreur damnable et proclamant cette grande vérité que vous foulez aux pieds, ce saint principe que vous étranglez, barbares, de vos barbares mains ! Oui, vous auriez crié tous d'une voix : *Qu'il est bon de bien manger ! Vive le dieu de la table et M. de la Bruère, son vivant portrait !*

L'orateur ouvrit la bouche ; vous ariez, en cet instant solennel, entendu le vol d'une mouche ; enfin il parla :

“ M. le Président—Répondre à la sante du plus grand homme d'état de l'Amérique et probablement du monde entier est pour moi tout à la fois un immense bonheur et un immense devoir : bonheur accablant pour mon cœur reconnaissant, devoir écrasant pour mon esprit trop restreint pour pouvoir embrasser dans son vaste ensemble le vaste génie dont je vais vous entretenir. Néanmoins, messieurs, le sujet présente tant d'aspects féconds et variés que je crois, votre patriotique indulgence aidant, pouvoir y faire honneur, au moins en partie ; votre bienveillance fera le reste (*Oui ! Oui !*) La vie de Sir George, grande comme lui-même, est parsemée de faits héroïques et d'exploits sublimes qu'il me suffira de passer en revue pour m'acquitter en cette circonstance de la tâche qui m'est imposée. C'est ce que je vais faire.”

M. TACHÉ :—*Bene ! Bene !*

M. DE LA BRUÈRE, fils :—M. Cartier naquit à St. Antoine, chez son père, qui descendait en droite ligne de ce fameux Jacques Cartier qui découvrit le

Canada. De sorte que Sir George en descend lui aussi.

M. TACHÉ :—*Verè ! verè ! talis pater talis filius !*

M. DE LA BRUÈRE :—Dès sa plus tendre enfance le jeunes Georges démontrait qu'ils était appelé à de grandes choses ; à peine sa langue put elle articuler quelques mots, qu'il bégayait déjà sur les genoux de sa mère : *Grand Tronc ! Cauchon ! Delisle ! Bréhaut ! Schiller !* paroles incompréhensibles alors mais dont la signification mystérieuse nous est connue aujourd'hui.

“ Comme vous le savez, la précocité de l'intelligence et son développement trop rapide produisent une réaction souvent fatale sur le physique : aussi l'enfant fut il malingre, faible, maladif et souffreteux. L'époque de la dentition fut terrible à traverser d'autant plus que, phénomène extraordinaire, les dents de sagesse lui percèrent en même temps que les autres ! (sensation profonde.)

“ A trois ans il eut la rougeole, à quatre la coqueluche, à cinq une grippe qui faillit nous l'enlever à la fleur de son âge ! ”

M. TACHÉ, tout ému :—Nous l'avons échappé belle !

M. DE LA BRUÈRE :—Ces maladies n'entravèrent nullement la course rapide de cette intelligence vivace et ardente vers le but de toutes ses ambitions—le bien du pays et de ses concitoyens. Georges faisait des progrès inouïs, tels qu'à huit ans il servait à messe aussi bien qu'un acolyte expérimenté.....

M. TACHÉ :—Ce cher enfant !

M. DE LA BRUÈRE :—Et qu'il parlait couramment le français et l'anglais.

Tous :—Pas possible !

M. DE LA BRUÈRE :—et à dix ans, je tiens ce fait de source authentique, Georges plaida sa première cause à la Cour des Commissaires !

M. LE COMTE DE KÉROACK :—Ce cher bébé !

M. DE LA BRUÈRE :—Et à quinze ans il était consulté à 10 lieues à la ronde sur les questions les plus épineuses de droit et de théologie et faisait autorité en ces matières !

M. GIROUARD :—Vlà pourtant l'homme que les rouges méprisent !

M. DE LA BRUÈRE :—Son père le mit au collège ; durant 8 ans il fit la barbe à tous ses condisciples et même à ses professeurs.

M. TACHÉ :—Mais non ! mais non ! Cartier n'a jamais rasé personne.

M. DE LABRÈRE :—Oui ! oui ! mais allégoriquement, en fait de thème, version, latin, grec, chimie, poésie, etc....

M. TACHÉ :—*Bene ! Sufficit ! Distingui !*

M. DE LA BRUÈRE :—A chaque fin d'année Cartier revenait chez son papa écrasé sous le poids des prix et des couronnes avec des bulletins irréprochables.

Ses admirables facultés oratoires frappèrent les hommes marquants de l'époque qui s'empressèrent de conseiller à son père de le consacrer au barreau.

M. GIROUARD :—Quel barreau ?

M. DE LA BRUÈRE :—Au barreau..... des avocats.

M. GIROUARD :—Ah ! je comprend ! un fioc !

M. DE LA BRUÈRE :—Durant sa cléricature les troubles de 1837 commencèrent ; M. Papineau qui ne faisait rien sans le consulter l'entraîna avec lui.

M. Cartier fit des prodiges en fait d'organisation. Les chefs patriotes l'envoyèrent à St. Denis pour y concentrer les forces canadiennes et les commander comme général. Il arrive, de suite, réaptivé par sa parole éloquentes, 500 braves se groupent à ses côtés et se préparent à battre les anglais, on s'arme,

on se retranche ; on ne voit partout que soldats, canons, fusils, sabres, pistolets ; le drapeau Canadien flotte majestueusement au-dessus du camp et Cartier est là qui commande de geste et de la voix, donnant à l'armée improvisée l'exemple de la discipline à la bravoure.

M. TACHÉ :—*Bene, Petrus, bene ! In hoc tibi qui bene parlat !*

M. KEROACK :—*Amen !*

M. DE LA BRUÈRE :—mais voilà l'anglais farouchés qui s'avancent : Go les conduit ; les patriotes frémissent à la vue des fils barbares de la sang-naire Albion ; 800 soldats et 3 canons se dressent devant eux ; les trompettes retentissent, les armées rangées en bataille s'ébranlent, les canonniers brandissent les mèches meurtrières, l'artillerie met en joue, les cavaliers, sabre au poing, s'élancent...

M. PERRAULT :—Baissez—vous, braves Canadiens, ils vont tirer !

M. DE LA BRUÈRE :—La mitraille les balles vont se répandre en jets meurtriers ; le sang va couler, le carnage va commencer !..... Que fait Cartier ? Il part, courageux comme lion du désert, brave et frémissant d'une ardeur sans égale et se rend St. Antoine pour chercher des millions !

M. TACHÉ :—J'en aurais fait autant.

M. DE LA BRUÈRE :—Forcé de s'extraiter, il passa 2 ans à Cooksakee, où le grand homme, fut contraint de lire de la brigue pour vivre ; c'est là qu'il acquit cette profonde connaissance de la langue anglaise qui le distinguait aussi haut degré.

Il rêvait et se consacra uniquement à l'exercice de sa profession. Une clientèle immense lui permit d'acquiescer en peu d'années, une influence immense. A l'âge de 26 ans on lui offrit 2 ou 3 fois une place dans le ministère ; il refusa par modestie ; plus ta

u, malgré lui, député, il prit de suite un tel ascendant en Parlement que les bouges tentèrent de le faire assassiner !
M. TACHÉ : *Horrible dictu !* (Sensation, rouvement prolongé.)

M. DE LA BRUÈRE : — Un spadassin émocrate lui chercha querelle et un duel en fut la conséquence. Heureusement qu'avertii à temps la police se rendit avant les combattants sur le terrain et les désarma.

UNE VOIX : — Tant mieux !

M. DE LA BRUÈRE : — M. Cartier avait 4 ans alors : six ans plus tard il fut ministre.

M. RAYMOND : — Enfin !.....

M. DE LA BRUÈRE : — Et que n'a-t-il pas fait dans sa longue carrière politique et ministérielle qui couvre 23 des années les plus glorieuses de nos annales ! Il laissa s'accomplir une foule de réformes ; il mit la main à toutes les grandes mesures : nous lui devons le Grand Tronc, le Pont Victoria, l'abolition de la tenure seigneuriale, la décentralisation judiciaire, le code civil, le code de procédure, les lois municipales, notre système judiciaire, notre armée, notre marine, la confédération, le Nord-Ouest, l'annexion des Esquimaux, le chemin de fer Intercolonial, notre commerce, notre industrie, nos manufactures, notre prospérité, notre nationalité, notre langue, nos us, nos coutumes, le maintien de notre religion et de nos institutions, nos places ; notre shérif, M. Taché.

M. TACHÉ, saluant les larmes aux yeux : — *Benedictum sit ! Alleluia.*

M. DE LA BRUÈRE : — Votre géole, M. Choquette, votre place, M. Boivin, la vôtre M. Chicoine.

M. PERRAULT : — C'est pourtant vrai, Jérôme !

M. DE LA BRUÈRE : — La vôtre papa !

M. DE LA BRUÈRE, père, ouvrant l'œil droit : — Que veux-tu mon Pitte ?

M. DE LA BRUÈRE, fils : — Vos contrats

de bois, Camille (M. Lussier salue.)

M. DE LA BRUÈRE : — Et moi la mienne ! (Bravos) Oui, messieurs. il a tout fait et tout donné, notre grand chef ; il a mené l'Angleterre et les Etat-Unis par le bout du nez, forcé la première de la *sirer* et les seconds de nous ôter le traité de réciprocité qui gênaient nos cultivateurs en les empêchant de garder leurs grains, leurs bestiaux et leurs produits chez eux.

M. GIROUARD : — C'est vrai !

M. DE LA BRUÈRE : — Il a eu le génie de comprendre qu'il fallait purger le pays de la partie impure de sa population ; en augmentant les taxes et en entravant notre commerce avec les américains, il a réussi à chasser du Bas-Canada environ 300,000 Canadiens indignes de ce nom dont nous sommes pour toujours débarrassés. Pour assurer notre prédominance sur les anglais, il nous a réunis aux autres provinces de l'Amérique du Nord et maintenant au lieu de lutter un contre un, comme c'était avant lui, nous sommes un Canadien contre trois anglais et nous n'en avons que plus de mérite ! Pour sauvegarder davantage la race française dans la Confédération, il a stipulé pour nous dans le pacte fédéral que jamais le nombre de nos représentants ne serait augmenté et tout le contraire pour les anglais ! Comme il n'y a de pays riches que ceux qui sont très endettés, en 18 ans, il a su porter de 34 à 100 millions notre dette publique !

M. GENDRON : — Oui, oui !

M. TACHÉ : — *Salus, honor gloria quoque Georgii Cartieri !*

M. DE LA BRUÈRE : — Je n'en finirais jamais s'il me fallait vous retracer tous les actes marquants de cette belle vie si bien remplie !

M. A. RAYMOND, baillant, à M. R. Raymond, baillant aussi : — Je m'endors, papa !

M. R. RAYMOND :—Finite le docteur, mon fils, rouffe.

M. DE LA BRUÈRE :—Eh bien, il vit encore, messieurs, plus fort et plus robuste que jamais.

M. R. RAYMOND, poussant du coude M. de la Bruère, père : — Parle-t-il bien toi ! Pelo un peu ?

M. DE LA BRUÈRE, père, ouvrant l'œil gauche : — Rien d'étonnant à cela, Rémi, il a têté jusqu'à sept ans !

M. DE LA BRUÈRE, fils : — Que de services il peut rendre encore ! Jugez en par le passé : il nous a fait l'existence agréable et facile.

M. TACHÉ : — *Verè ! Cartierus nobis haec otia fecit, Alcluia !*

M. KEROACK : — *Amen !*

M. DE LA BRUÈRE : — Continuons donc à l'entourer de notre amour et de notre affection ; soutenons-le ardemment ce grand cœur qui a passé sur la terre en nous faisant du bien ! Tant que Québec possèdera un tel chef, notre province ne pourra qu'augmenter en influence et en prospérité ; nos places restent assurées, des emplois nouveaux encore plus lucratifs viendront à leur tour : heureux en ce bas monde par la grâce de M. Cartier, le pain sur la planche assuré pour nos vieux jours grâce, à M. Cartier, en le suivant fidèlement nous restons dans le chemin de la justice et de la vérité et nous irons avec lui dans la céleste Jérusalem !

M. J. A. CHAGNON, bénissant : — C'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur au nom de M. Cartier !

Applaudissements prolongés, enthousiasme indescriptible. Tous les convives serrent tour-à-tour l'orateur épuisé sur leur cœur, excepté MM. de la Bruère, père et A. Raymond qui rouslent. M. Gendron mêle ses larmes de joie avec celles de M. Taché. M. Girouard s'évanouit d'émotion. M. Kéroack lui fait respirer des sels. M. Perrault,

Lussier et autres font le serment de mourir pour M. Cartier.

Quelques rondes de liqueur remirent dans leur assiette les convives repus et bientôt la conversation devint générale. Que d'esprit déposé ! Que de bons mots malheureusement trop nombreux et pour cela trop vite oubliés ! M. A. Raymond faisant assaut de finesse avec M. Girouard, M. Kéroack, fils, assommant de calembourgs M. de la Bruère, père, dormant les poings fermés ; M. Kéroack, père, chuchottant des psaumes à l'oreille de M. Perrault—Quel spectacle rejoignant, admirable, sans pareil !

De temps à autre un couplet épique éclatait comme une fusée promenant le fou rire par toute la salle, avec accompagnement du glou glou des bouteilles et du choc des verres. Combien nos bons Canadiens s'amusaient à un parti de *lire* dans notre bonne Province de Québec !

Soudain M. J. A. Chagnon se penche à quelques lignes du conduit auditif de M. le président et rougissant, murmure tout bas quelques mots, M. Raymond opine du bonnet sourit et frappe sur la table comme l'orateur des Communes. Le silence se rétablit ; M. le président annonce que M. Chagnon offre de lire des vers de son cru, composés pour l'occasion. (*C'est de : C'est bien ! des vers ! des vers !*)

M. GIROUARD :—Des verres ! nous en avons assez pourtant ! Ce sont des bouteilles qui nous manquent !

On chute impitoyablement l'interrompteur, et le poète sortant son calepin, déploie deux longues feuilles de *foolscap*, attachées bout à bout toutes couvertes de lignes d'inégale grandeur.

Il toussa, se mouche, se redresse, jette en arrière les boucles de chevelure lustrée et dit :

“ M. le Président — J'ai cr moi,

prosauteur inexpérimenté, mais poète comme tout jeune homme l'est, ne faire mieux que de mettre en vers les idées et les principes qui doivent servir de guides dans la politique aux adolescents intelligents et instruits. Je vous en offre la primeur. Comme nous sommes en famille, il n'y a pas de mal à vous lire pareille chose : au reste le

fonds même de ce morceau poétique m'a été inspiré, dicté, pour ainsi dire, par nos chefs. M. Chicoine l'a approuvé (M. Chicoine salue). Le fonds est exact si la forme pèche, pardonnez-le moi en considération de ma jeunesse et de mes bonnes intentions. Au reste, voici Messieurs, jugez :

A mes Jeunes Compatriotes.

I

Jeunes qui convoitez des vieux aux chefs branlants
 Les sacoches d'écus, les gras appointements,
 Qui rêvez, jour et nuit, sans trêve, sans relâche,
 Combien bêtes sont ceux qui meurent à la tâche
 Du labeur quotidien, qui n'êtes pas si fous
 Que de les imiter en leur grande sottise,
 Permettez qu'à vous tous bien franchement je dise :
 "Jeunes gens, prenez garde à vous"

II

Vous aimez l'or qui donne à ceux qui le possèdent
 Les plaisirs d'ici-bas, devant qui toujours cèdent
 Le peuple aveugle et sourd, amis et ennemis,
 Le travail vous fait peur, vous remplit de soucis ;
 Croyez-moi, vite ! entrez dans la sainte carrière
 Des vrais chercheurs d'emplois, et laissez dans l'ornière
 Ceux qui de travailler sont encore assez fous !
 Jeunes gens, prenez soin de vous !

III

Durant cinq ans au plus, pour faire votre stage,
 Barbouillez à gogo toute une grande page
 D'un journal bien dévot, bien crétin, bien cafard,
 Calomniez toujours, sans scrupule et sans fard,
 Ces gueux de libéraux, cette infernale engeance
 D'éplucheurs de budgets, de rogneurs de pitance
 Calomniez, mentez, tonnez, damnez les tous !
 Jeunes gens, prenez soin de vous !

IV

Soyez dévots, béats, en public, à l'église,
 Bien exacts à la messe, afin que chacun dise :
 "Combien pieux ils sont malgré fiel et venin ! !"
 Le peuple vous croira quand vous crierez demain :
 "A bas les libéraux, ces immondes voyous !"
 Autour d'eux se fera bientôt un vide immense,
 Et le peuple aveuglé dira plein de confiance :
 "Jeunes gens, j'ai soin de vous !"

V

Et puis, sur les tréteaux, crachez les mêmes choses :
 Sans vergogne et sans peur, prenez les nobles poses
 De garde des autels ; à la religion
 Criez partout, toujours, et si l'on vous répond
 Que nos hommes publics grapillent les finances
 Et vidant le trésor pour mieux remplir leurs panes
 Prouvez au peuple ému que les rouges sont tous
 Ennemis de la foi, qu'ils font gras en carême,
 Détestent les curés et les sacristains même !
 Jeunes gens, prenez soin de vous !

VI

Pour la foule, très bien ! Voilà votre seul rôle :
 Berner les habitants, quo le plus fin enjôle ;
 A coup de goupillon les mener au scrutin,
 Ce n'est pas difficile, allez ! j'en suis certain,
 Pas besoin de savoir, d'étude, d'éloquence,
 De travail, ni d'esprit, non plus de conscience :
 La langue, un chapelet, nos chefs l'assurent tous,
 Bien maniés tous deux, avec peu de pratique
 Assurent le succès d'un mince politique.
 Jeunes gens, ayez soin de vous !

VII

Mais, lévites naïfs, parbleu, n'allez point croire
 Qu'il faille pour cela, sans aimer et sans boire,
 Imiter sottement l'ermite du désert ;
 Faire bien maigre chère et ne prendre au dessert
 Qu'une goutte de vin dans un demiard d'eau claire,
 Et dédaigner Venus ! Sachez tout le contraire !
 Buvez toute la nuit, aimez, enivrez-vous !
 Soyez sages le jour, la prudence l'exige :
 Mais le soir, en secret, amusez-vous, vous dis-je,
 Jeunes gens, en vrais tourlourous !

VIII

Tant que brille un rayon de soleil ou de lune
 Ami, tenez vous cois : mais arrive la brune,
 Il fait bien noir ; on dort : allez chez Margoton,
 Et revenez de nuit, peur du qu'en dira-t-on.
 Qui le saura ? personne ! Et puis, voyez, nous sommes
 Gaillards et satisfaits, mais toujours des saints hommes
 Pour le peuple borné composé de vrais fous !
 Jeunes gens, ayons soin de nous !

IX

Si de pique-niquer en société d'actrices
 Il vous prenait désir pendant les saints offices,
 Faites ! et dansez-moi jusqu'au cancan, parbleu !
 Mais que ce soit, de grâce ! en quelque sombre lieu.
 Si de la Gatineau les rives vous appellent,
 Fuyez, fuyez l'écueil que ses ondes recèlent !
 Ne compromettez pas l'autel, le trône et nous !
 Jeunes gens, prenez soin de vous !

X

Et si de vous baigner en société d'actrices
 Il vous prenait désir pendant les saints offices,
 Baignez-vous, mais ailleurs que dans la Gatineau !
 Songez que si Royal chez le sale Esquimeau
 S'embête nuit et jour, c'est qu'un certain dimanche
 Dans les eaux de ce fleuve il laissa voir sa hanche,
 Et compromit ainsi l'autel, le trône et nous ;
 Jeunes gens, prenez garde à vous !

XI

Puis un jour, couronnant cette vie exemplaire,
 Les ministres à qui vous êtes sûrs de plaire
 Dans quelque bon emploi facile et lucratif,
 Comme ceux de greffier, recenseur ou shérif,
 Vous caseront ! cela vaut mieux que d'être rouge,
 Avec bonne conscience habiter en un bouge,
 Et porter noble cœur sous un frac plein de trous :
 Jeunes gens, prenez soin de vous !

Un véritable ouragan d'applaudissements, de battements de mains et de pieds éclata quand le dernier vers eut été prononcé. En proie à un véritable délire les assistants se pressèrent autour du poète essoufflé qui, en un clin d'œil, fut huché triomphalement sur les

robustes épaules de MM. Girouard et Raymond.

M. TACHÉ : — *Coronatus sit !*

M. LE VICOMTE DE KÉROACK : — Qu'il soit couronné !

Et joignant l'action à la parole, de ses aristocratiques mains, il arracha

du cadre d'un miroir une bordure en papier de soie, découpé, à couleurs assorties, tressa une couronne et en ceignit le chef de M. Chagnon.

Les vivats recommencèrent !

M. LE VICOMTE DE KÉROACK : — Messieurs, j'ai couronné le poète, mais avant de le promener en triomphe au tour de cette salle, imitons les Romains jusqu'au bout. Corinne portait non seulement une couronne, elle était de plus enveloppée de la tête aux pieds d'un immense voile blanc, emblème de l'innocence et de la simplicité. De même que j'ai substitué du papier de soie aux lauriers pour la couronne, prenons la nappe pour remplacer la dentelle en point d'Angleterre pour le voile !

Cris unanimes de : Oui ! Oui !

Et M. Chagnon, enveloppé dans la nappe, le crâne chargé de ce laurier d'un nouveau genre fut promené trois fois autour de la table, et si grande était l'ardeur des convives que ce ne fut qu'en l'entendant geindre : " J'é-touffe ! j'é-touffe !" que les porteurs de ce paquet poétique le déposèrent sur les genoux de M. Gendron.

M. TACHÉ : — *Plaudite gentes, virgines et pueri ! Alleluia !* Messieurs, parlons littérature, cela nous distraira un peu. La poésie de notre jeune ami est fort belle, les rimes sont riches, les sentiments exprimés en icelle admirables, mais la prose bien ajustée a aussi son mérite. Permettez moi de vous faire part d'une magnifique amplification dont je ne vous nommerai point l'auteur, par modestie. C'est tout simplement un chef d'œuvre. En d'autres temps je l'avais apprise par cœur et je l'ai toujours portée sur moi comme un talisman. Aussi je puis vous la lire sachant que vous en goûterez le sel et en respirerez le parfum avec délices.

"C'est une légende, pur jeu d'esprit

malin. Ecoutez et dites-m'en des nouvelles."

M. Taché redresse le verre de ses lunettes, sort de sa poche un petit manuscrit, le déploie sur son assiette et lit de sa meilleure voix de baryton :

En l'an de notre seigneur mil huit cent soixante et six vivait paisiblement dans les limites d'une certaine municipalité, un gros et gras notaire à figure rubiconde, tout rond, tout beau, tout charmant, d'un embonpoint irréprochable, d'une prestance herculéenne... en profondeur, d'une rotundité à faire envie dans l'ensemble de son agréable personne, doté d'une calvitie à mettre en image, la tête dans le cou, le cou dans les épaules, les épaules dans l'estomac, l'estomac dans le ventre et le ventre dans les jambes, allant, boulant, roulant son petit train de vie de la manière la plus chrétienne du monde — un vrai chérubin en chairs et en os, quoi !

Onques ne vit jamais pareil homme !

Les commères s'asseyaient sur le seuil de leur porte pour le voir passer : tout le monde le saluait chapeau bas : la vénération publique était poussée si loin à son endroit que souvent vit-on damoiseau pieux faire relique des trouillons de ses dévotes minutes.

Or, oyez comment cela advint.

Le saint homme étant jeune et tout gentil à voir faillit de bien près faire la fortune de maints compères des alentours.

L'histoire rapporte que bien loin aux confins de cette hémisphère, trépassa un opulent personnage portant au baptême le nom de Jean Népomucène Bonnet, délaissant faute d'hoirs de son corps, aux héritiers collatéraux d'icelui six-vingt millions de francs.

Le saint homme ouit la chose et s'en vint par devers certains autres Bonnets domiciliés en la bonne Province du Canada et se fit fort, es-qualité de Notaire, de leur faire percevoir la succession de Jean Népomucène Bonnet leur parent putatif trépassé en l'île de Madagascar. Sus, les dits Bonnets furent en grande liesse, en apprirent leurs voisins, amis et connaissances, et conseil étant pris, appointèrent le saint homme pour gérer, administrer, recueillir et faire argent de l'hérité du riche oncle décédé ; ce qu'il fit.

Et tant et si bien travailla le saint homme, tant et si bien trafiqua, troqua et fit-il urgent des meubles et immeubles, or et joyaux du Bonnet décédé, céants les dits biens en la dite ile de Madagascar, que jamais ne vit goussets mieux garnis et boursillons plus raffés.

Le dit Notaire s'en fut donc à la recherche de l'hérédité mais eut beau chercher par monts et par vaux, consulter registres et papiers, titre et parchemins, ne put rapporter après dans le moins quarante lunes, un rouge liard aux Bonnets leurs cessionnaires et ayants causes, à partager. Et lors on ouit une grande plainte, et voyant que le dit notaire gardait par devers lui les argents avancés tous dirent de concert que le saint homme était bien le plus finand de l'endroit. Aussi le mit-on de suite greffier ès-cours de Juges de Paix, Six ans il le fut, dit-on, et ayant résigné la dite charge, garda neuf ans durant en sa bourse cent huit francs ne lui appartenant pas et qu'il paya, sans intérêts sur iceux quand ne put les garder plus longtemps.

Sur ce tous dirent de l'echef qu'il était bien le plus finand du canton.

Aussi le fit on shérif et encore l'est-il.

Or, le saint homme devant cent quatre vingt francs à un manant, refusa de les lui bailler : le manant l'asigna pardevant Dame justice et pendant la plaidoirie, il advint rencontre entr'eux, rapporte le digne homme. Le manant était chef de police et eut l'audace de demander payement et nouvelle de l'argent à lui dû. Le notaire tout marri se fâcha tout rouge, et répondit comme noble à vilain.

Le manant de la police malcontent jura et pesta contre Maitre Shérif et lui appliqua adjectifs et épithètes, ce dont il fut bien affecté en son ame et conscience et se plaignit pardevant les édiles de la municipalité. Ceux-ci firent enquête en le mois d'Avril et ouïrent en septembre le saint homme sous serment, lequel jura ces choses bel et bien, mais fit défaut de produire témoins et preuve.

Dans l'intervalle le dit shérif sur serment juratoire avait tel et si bien répondu en la cause du manant contre lui que le Président avait admonesté le digne homme et ce fort injustement comme gens craignant Dieu l'ont affirmé.

Donc les édiles et les échevins de la dite

municipalité étaient tous forts mauvais chrétiens, point diseurs de litanies et ennemis du saint homme.

L'un d'eux dit : "le dévot notaire n'a pas établi sa plainte—son serment est équivoque, bien fou serait on de s'y fier ! Sujet à caution il est." Et l'impie de faire longues et nombreuses médians es su le compte du Maitre Shérif.

Un second [qu'il soit frappé de male mort !] repart :

" Oncques ne vit tabellion plus entêté ! Après avoir conservé en son boursillon cent huit francs appartenant à notre municipalité, neuf ans durant, en grande cachette, il vient encore mettre le brouille ici. Notre police a eu maille à partir avec lui et lui a dit de gros mots, à savoir dit-il : si le bonnet lui fait que ne s'en coiffe-t-il ? Sinon, qu'il aille un peu voir ailleurs ! Que ne paie-t-il les intérêts qu'il nous a gardés plutôt !

Un troisième [le malchicureux ! le soudard !] ajoute en grande hâte :

" Messieurs, avons autre chose à faire qu'à juger entre notre police et le Maitre Shérif. S'il fallait commencer nous n'en finirions plus. Multitude de gens de ce canton seraient cités par devant nous, journallement, et si prenions toujours Maitre Shérif au serment on ferait pendrioches continues : de ce Dieu nous garde ! J'opine pour le renvoi de l'exploit, preuve et écritures sous la table."

Et ces mécréants de rire à cœur joie de ce notaire juré et immatriculé déconfit.

Et les autres de garder méchamment un " respectable silence et d'opiner du bonnet."

Et ainsi, avons oui dire au saint homme, se termina cette ignoble pantomime !

Depuis, lors, seigneur Dieu, voit-on grand deuil, et triste mine en cette dite municipalité. Le populaire a grande douleur en son cœur de voir pareilles injustices et le saint homme épanche benoitement son fiel en bonnes et dévotes gazettes ; il proteste et dit pieusement et ce par chaque soir six vingt douzaines de chapelets pour ses persécuteurs. Que Dieu l'ait en sa bonne et sainte garde !

Applaudissements prolongés. "Très bien !"

M. RAYMOND : Quel malheur que ce cher Sanguinet ne soit point ici !

M. DE LA BRUÈRE, père, se reveillant en sursaut :—Rémi, *the wind is SOUTH west !*

M. PERRAULT :—*It is not WORTH saying !*

M. GIROUARD, à son voisin :—I parlent italien, j'éré ben ?

LE VOISIN :—Chut ! affaires de famille !

M. A. RAYMOND, à son père :—Papa, il est trois heures du matin ; j'endors !

M. R. RAYMOND :—Attends mon fiston. [se levant] Messieurs, une dernière santé ; le Docteur ronfle, Alphonse s'endort et nos femmes sont inquiètes. (Rires) Buvois au futur triomphe de notre illustre ami, M. Gendron, dans le comté de Bagot ! Verres pleins et *bump !*

M. GENDRON :—L'heure est venue pour moi de vous dire adieu ; bientôt le convoi de notre cher Grand-Tronc va m'emporter *gratis* vers la capitale ; un dernier mot, je vous prie. Vous et vous seuls m'avez montré de la reconnaissance pour les services que j'ai rendus au pays. Voyez autour de vous. Où sont mes électeurs ?

M. PERRAULT :—Je n'en vois nulle part ; ils n'ont pourtant pas acheté tous des chevaux de vous !

M. GENDRON :—Aucun ! pas un ! Messieurs ils me traitent, ces ingrats comme un être insignifiant. Ils n'ont pas eu le cœur de m'offrir un diner, que dis-je pas même un réveil-lon ! Soyez bénis, hommes généreux, vous qui m'avez offert et donné spontanément un parti de *tire* ! Cela me console et si je n'écoutais que mon cœur, je ne me présenterais plus dans Bagot, mais bien à St. Hyacinthe ! (Sensation.)

M. GIROUARD :—Je voterai pour vous. Venez !

M. GENDRON :—Non, messieurs, en

bon chrétien je pardonne à mes électeurs.

M. TACHÉ :—*Clericus meus, te cog nosco Semper pius, semper devotius, gloria tibi !*

M. GENDRON :—Que n'ai-je pourtant pas fait pour le pays et pour ce ingrats ? Jugez : Je leur avais promi de voter pour la réduction du salaire exorbitant du gouverneur général. Une promesse est sacrée et la viole est une grande souffrance pour un grand cœur. M. Cartier exigea cependant que je votasse comme les autres pour assurer \$50,000 de traitement à l'envoyé de notre Souveraine. Je le fis, la mort dans l'âme !

M. RAYMOND :—Quel héroïsme !

M. GENDRON :—Eh ! bien ! mes électeurs ont l'air de m'en vouloir à ce sujet !

Tous :—Vous avez qu'à voir !

M. GENDRON :—En 1869 j'ai prévenu, en compagnie d'une douzaine d'autres députés, M. Cartier que je ne pouvais voter au seul sou pour le Nord Ouest, la milice et les fortifications ; j'en avertis en confidence quelques uns de mes supports : entre nous les dépenses faites par le gouvernement à ce sujet sont parfaitement inutiles. M. Cartier insista ; je lui représentai que c'était jeter des millions à l'eau, que mes électeurs m'en garderaient rancune. Tout fut inutile : il ne voulut rien entendre et m'ordonna de le soutenir ; je le fis, la mort dans l'âme ! Eh bien ! ils ne me tiennent pas compte de mon abnégation !

Tous :—Vous avez qu'à voir !

M. GENDRON :—Le gouvernement a demandé \$200 pour payer ceux qui ont pris le portrait du soleil lors de sa dernière éclipse (Comptes publics 1869 1870, Page 110.) Je déclarai franchement à M. Cartier que c'était payer bien cher pour une chose inutile. M. Cartier ne voulut rien entendre et je

fus forcé de voter comme les autres. Eh ! bien, mes électeurs m'en veulent encore à ce sujet !

M. TACHÉ :—*Quousque tandem electori Bagoti abutere patientiâ Gendronni !*

PLUSIEURS VOIX ;—Vous avez qu'à voir !

M. GENDRON :—Ils m'en veulent les ingrats ! J'ai pourtant en tout cela fait mon devoir, rien que mon devoir ! Partout et toujours j'ai voté du bon côté ! Que peuvent-ils me reprocher ? En m'éli sant ils savaient pourtant bien que je suivrais M. Cartier. Je l'ai suivi fidèlement ; et pas de diner ; pas de manifestation ! pas de remerciements ! rien ! rien, messieurs, rien !

M. DE LA BRÈRE, père, reveillé tout-à fait :—Pas si haut ! si l'on vous entendait, cela vous compromettrait !

M. TACHÉ :—*Nolli timere ! In vino veritas !*

M. GIROUARD :—Est t'il savant ce M. Taché. I parle en tarmes comme un gros livre. Pas moyen de l'comprendre !

M. GENDRON !—Je finis, messieurs. Je finis.

M. TACHÉ :—*Finis coronat opus !*

M. GENDRON :—Je pars. Soyez sûrs, Messieurs, que je ferai mon devoir juinqu'au bout. Fort de votre approbation, je resterai ferme à mon poste, votant toujours avec indépendance comme M. Cartier le voudra. Vous êtes des grands cœurs.

M. TACHÉ, se frappant sur le ventre :—*Anima magna in parvulo corpore ? In illo tempore ait Gendronnus amicis suis : asinus asinum fricat !*

M. GENDRON :—Adieu, mes amis, Adieu ! [Il met son chapeau.]

M. TACHÉ :—*Ite missa est !* [M. Gendron met son capot.]

M. TACHÉ :—*Ite tira croquata est !* (M. Gendron met ses claques.)

M. KEROACK, père embrassant M. Lussier :—*Pax tecum !* (M. Gendron met ses gants.)

M. TACHÉ :—*Ite gratias agamus Domino !*

Tous :—*Amen !*

(Exeunt.)



ERRATA.

Page 5, 2^{de} colonne, ligne 39^{ème} : au lieu de "l'engraissait" lisez "s'engraissait."

Page 7, 1^{ère} col., 19^e ligne, au lieu de "est" lisez "et."

Page 7, 1^{ère} col., 20^e ligne, au lieu de "passe" lisez "fasse."

Page 7, 2nd colonne, ligne 19^{ième}, ajoutez après "sillonnées en" le mot "tous."

Même page 2nd col., ligne 40^{ième} au lieu de "Lasuelle" lisez "Lasnelle."

Même correction, page 8, col. 1^{ère}, ligne 17.

Dernière ligne, page 9, col. 1^{ère}, au lieu de "Chicoine" lisez "Chagnon."

Page 6, col. 2, ligne 25^{me}, après "et du" lisez "bout du pied le postérieur du"

Page 12, col. 2, ligne 10, au lieu de "même" lisez "mère."

